

## Lettre à Felwine Sarr – petites méditations innues

Natasha Kanapé Fontaine

Numéro 166, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94377ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Kanapé Fontaine, N. (2020). Lettre à Felwine Sarr – petites méditations innues. *Moebius*, (166), 149–154.

# Lettre à Felwine Sarr – petites méditations innues

Natasha Kanapé Fontaine

Kuei mon cher Felwine,

Tan eshpanin? À l'heure où je t'écris, le monde a les portes toutes fermées, les continents ne se visitent plus, mais les vents s'en portent à merveille. Circuler est difficile, franchir les frontières est un risque. Je pense à tes écrits dans *Habiter le monde*; circuler pour faire vivre les rencontres, les échanges et, au travers d'eux, les cultures que chacun transporte – une pensée pour Édouard Glissant ici, et pour son Tout-Monde.

Je t'écris alors que je te sais bien arrivé, là-bas dans les bras de la Caroline du Nord, où douze mille ans d'histoire autochtone attendent que tu puisses en découvrir les récits et les secrets. Tu enseigneras dès cet automne, une année de pandémie, à l'université Duke à Durham, les philosophies africaines contemporaines et diasporiques.

Dès la première fois que j'ai entendu parler des Ateliers de la pensée<sup>1</sup>, j'ai rêvé de pouvoir un jour y prendre part, et d'être à l'écoute de ces penseuses et de ces penseurs jeunes et moins jeunes qui réfléchissent et imaginent l'avenir des nations africaines contemporaines, dans cette identité profondément marquée par la colonisation et les pays colonisateurs, pour s'affirmer dans la force de la parole et de la fierté, pour prendre part aussi à l'évolution du monde auquel ils ont le droit d'appartenir.

J'ai alors imaginé qu'un jour, nos nations autochtones francophones pourraient réfléchir et nommer à nouveau ces philosophies anciennes, pour mieux se les approprier, les protéger du pillage moderne des idées, et ensuite les faire circuler dans le monde afin qu'elles voyagent à la rencontre des autres philosophies qui leur ressemblent. Je rêve depuis d'organiser une rencontre philosophique où nous redéfinirions nos philosophies contemporaines, et mon projet le plus personnel est de voir advenir cette rencontre extraordinaire entre les penseurs et les penseuses africain·e·s et autochtones francophones.

Dans *Afrotopia*, j'ai découvert les innombrables similitudes des parcours de la jeunesse africaine et de la jeunesse autochtone nord-américaine dans cette ascension des forces intellectuelles, politiques, artistiques, et bien d'autres... Par exemple, la renaissance culturelle. Elle est le mouvement

---

1. Ces rencontres, aujourd'hui internationales, sont organisées pour « ancrer un espace de débat ouvert en Afrique ». Elles permettent de converser autour des philosophies traditionnelles et contemporaines africaines, et de rassembler jeunes et moins jeunes pour prendre part à cette redéfinition de l'avenir des pays africains et de l'affirmation de l'identité des peuples. Le site de ces rencontres est accessible à l'adresse suivante : [lesateliersdelapensee.com](http://lesateliersdelapensee.com).

naturel des peuples qui avancent et de ceux, dépossédés, qui se cherchent. Dans leur quête, ils se tournent vers la voix des ancêtres ainsi que vers les chants, les danses et les prières qui façonnaient les vies quotidiennes de nos arrière-grands-parents ou de nos grands-parents. Je découvrais aussi toutes les embûches sur le chemin de ces vies, parfois vécues dans des milieux très pauvres, d'autres fois, dans des mondes aisés. Ici, la détresse marche dans les rues plus que nous ne voudrions le voir nous-mêmes. Certaines conditions dans les communautés empêchent les individus d'avoir accès à un réel pouvoir individuel et collectif qui leur permettrait de se prendre véritablement en main, ou simplement de croire en un lendemain meilleur. La santé mentale devient un enjeu de plus en plus crucial et auquel il sera bientôt urgent de répondre. L'objectif: exister, sans subir. Exister sans avoir à survivre. Exister est un droit inné et pourtant, lorsque nous marchons dans les villes canadiennes, nous sommes plusieurs à nous souvenir que même ce droit nous a été enlevé par le passé et que parfois, il est remis en question lors des grands débats de société qui font rage au pays. Et lorsque nous l'avons acquis à nouveau – seulement au cours des dernières décennies –, bien qu'il fût protégé par des lois, les gouvernements ont tout de même fait en sorte qu'exister soit une si terrible affaire que certains d'entre nous dansent avec la mort au quotidien comme si c'était là une chorégraphie plus confortable que celle de danser avec la vie. Pour nombre d'entre eux, ça l'est. Et c'est avec cette pensée que je marche tous les jours de mon existence depuis que je comprends notre condition: reprendre possession de nos corps est une question de vie ou de mort. Ce ne sera ni une mode ni un simple mouvement: il est absolument

nécessaire de le faire. Et prendre la parole est le premier geste essentiel pour signifier notre existence.

Face à la détresse, de l'autre côté de la rue bien souvent, marchent également l'espoir et le courage, debout et droits, entre autres de tous ceux et toutes celles qui partent étudier dans les cégeps et les universités en attendant le jour où dans leur main, ce diplôme, non seulement leur donnera un plein pouvoir sur leur vie, mais leur permettra aussi de contribuer au bien-être de leur village ou, par la suite, de leur nation. Dans les villes québécoises, notre nombre grandit. Certain·e·s y vivent depuis plus longtemps que d'autres. Parmi nous se trouvent des gens qui se sont fondus dans la ville; d'autres s'affirment fièrement en tant que membres de nations autochtones. Exister est toujours un miracle; lorsque nous apprenons l'histoire, nous reconnaissons l'apport de nos ancêtres dans notre « survécu », avec leurs luttes contre le génocide et les multiples tentatives d'assimilation déployées sur le continent, dans le pays et dans la province. Nous reconnaissons que sans le combat de celles et ceux qui nous précèdent pour la survie de nos cultures, de nos langues et de nos philosophies, nous n'en serions pas là aujourd'hui.

Ce sont ces réflexions que je porte en moi. Je vois en toi un ami et un enseignant. Je te suis sur les réseaux sociaux depuis plusieurs années. Ta logique est la même que la mienne : élever l'esprit de nos peuples est un bien grand défi, mais il est tout à fait possible de le relever, puisqu'il suffit en fait de déterrer les vérités de nos ancêtres, tout simplement. Nos peuples anciens comptaient d'innombrables astronomes, environnementalistes, philosophes, artistes, guérisseurs, leaders. La mémoire se trouve toujours au fond de nos os. Nos squelettes transportent les structures de nos pensées.

Nos corps portent le souvenir des clans et de leur façon d'« habiter le monde ». Tout est déjà là.

Il est d'une importance capitale maintenant de lutter pour faire reconnaître nos compétences culturelles et intellectuelles directement issues de nos savoirs ancestraux, nos propres structures et modes d'éducation et la nécessité d'instaurer des systèmes d'éducation où nos langues seront les premières parlées et enseignées. Et enfin, pour faire reconnaître que notre Histoire autochtone existe, et qu'elle aussi doit être enseignée, non seulement à nos peuples, pour qu'ils apprennent leur propre histoire (avec ses légendes), mais également aux peuples issus de la colonisation ainsi qu'aux nouveaux arrivants.

Ces jeunesses, africaines subsahariennes et autochtones nord-américaines, vivent les mêmes défis : comment puiser dans les racines de nos peuples pour nous élever ? Comment rapatrier les philosophies ancestrales depuis le passé et l'avant-colonisation ? Comment se défaire des conséquences de l'Histoire dessinée par les meurtriers et se libérer soi, libérer la parole et libérer les identités meurtries ? Et surtout, comment ne faire qu'un, à nouveau ?

Nous sommes entrés dans un état collectif de survie qui rappelle en nous les mémoires vives des famines et des enjeux du nomadisme. Notre environnement contemporain nous est hostile, mais contrairement à la Nature qui, autrefois, nous mettait au défi par amour de l'équilibre et de l'humanité, aujourd'hui le monde nous écrase avec sa haine de la différence et sa peur de l'autre, en tentant de nous dépouiller de toute vie et de toute intelligence. Alors le concept de survie n'est plus le même. Nous devons réinventer les outils pour relever ce nouveau grand défi : nous défaire de l'état de survie, nous rebâtir pour ensuite

rebâtir nos sociétés en structures et en systèmes propres à nos identités, à nos traditions et à notre contemporanéité. Nous avons maintenant les ressources humaines pour faire bouger les choses et changer les rapports de pouvoir. Nous y sommes déjà, nos peuples sont prêts. Ne reste qu'à nous rassembler.

Il ne suffit pas de se tenir debout sur l'autre rive du fleuve. Mon ami, tu traverses l'océan pour venir te charger de cette autre plage de l'Histoire. Tu trouves les clés d'autres portes pour t'immiscer jusqu'aux entrailles de notre territoire. Tshima minu-takuashinin.